L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 79. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 7 JANVIER 1883. 56me Année.

Entered at the Post office at New Orleans, La., Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE, 7 JANVIER

PRIX DEL'ABONNEMENT.

Semaine quotidienne.

Un an.....$12 00
Six mois.....6 00
Trois mois.....3 00
Un mois.....1 00
On s'abonne aussi, à la semaine, chez les porteurs.

Semaine du Dimanche.

Un an.....$3 00
Semaine deux Editions.
Six mois.....1 50
Quatre mois.....1 00
Trois mois.....75
Semaine deux Editions.
Ventes à Numéros 10c par jour.

Par Stein & Co, dans leurs salles d'essai, bottes, souliers & brodequins!

Le fonds d'éducation Tulane.

Les munificences du vénérable et vénéré M. Paul Tulane, le bienfaiteur de la jeunesse de la Nouvelle-Orléans, le digne émule de M. Peabody, commencent à porter leurs fruits. L'ami, le confident du donateur, le président du conseil d'administration du fonds Tulane, le général Randall L. Gibson, est arrivé, il y a quelques jours, en ville, porteur d'une assez grosse somme, dont une partie—$20,000—a déjà été consacrée à libérer notre Université de toute dette, à lui assurer la jouissance du *Mechanic's Institute*, et à lui fournir les moyens de transformer l'édifice en collège qui va devenir le "département académique" de l'Université de la Louisiane.

Les dons de M. Tulane ne montent déjà à la somme d'un demi-million de dollars. Il a l'intention de les élever au chiffre d'un million au moins, si la ville et l'Etat, comprenant la grandeur du but qu'il poursuit, n'apportent aucune entrave fiscale à l'exécution de ses projets.

Ils sont grandioses, en effet, les projets de cet homme de bien ; nous pouvons en quelques lignes en donner une idée aux lecteurs.

M. Tulane veut fonder une grande université dans laquelle des jeunes gens de toutes les parties de l'Etat, de chaque "ward" de la Nouvelle-Orléans, seraient admis et recevraient une éducation gratuite. Elle serait dotée d'un nombreux et savant personnel de professeurs dans toutes les branches des connaissances humaines, et de tous les appareils nécessaires à l'enseignement des sciences exactes.

On s'imagine peut-l'immense impulsion qu'une pareille institution donnerait nécessairement à l'instruction dans notre Etat. Non-seulement nous pourrions achever, chez nous, l'éducation de notre jeunesse, mais nous attirerions dans notre université toute la jeunesse du Sud et du Sud-ouest qui, elle aussi, est privée des avantages d'un enseignement complet, et serait heureuse de les trouver parmi nous, au lieu de les aller chercher au loin, à l'étranger.

Le Sud, la Louisiane, la Nouvelle-Orléans, font des progrès incontestables au point de vue matériel et industriel—pas autant que nous le voudrions, sans doute, mais ils en font de réels, et nous sommes très heureux de le constater, mais ces progrès seraient bien plus grands, bien plus rapides, si la génération actuelle avait reçu une instruction plus large, plus solide, plus à la portée des besoins actuels de l'industrie et du commerce, plus au niveau des données de la science moderne. Le jour où nous deviendrons ville universitaire, nous mériterons aussi le titre de ville manufacturière; tous les progrès se tiennent par la main, et l'intelligence, la science sont le principe et l'âme de la grande industrie comme du véritable négoce.

Inutile d'insister sur les avantages que nous trouverions à devenir le rendez-vous de toute la jeunesse désireuse de la Louisiane et des Etats environnants; plus d'une ville, en Europe et aux Etats-Unis, en tirent leur principal moyen d'existence.

Quel chemin notre métropole fera dans l'estime publique, lorsque, possédant une grande université dans son sein, elle sera reconnue comme un grand centre d'instruction et de lumières. On nous dédaigne beaucoup trop au Nord, parce que l'ignorance, malheureusement, fait baisser chez nous le niveau des études. Il ne nous faut qu'un effort pour regagner le terrain perdu et reconquérir la réputation dont nous jouissions jadis.

Nous ne voulons ni ne pouvons énumérer les bienfaits que la munificence de M. Tulane s'apprête à verser sur nous; ils sont incalculables, et quoi que nous disions, nous resterons toujours au-dessous de la vérité.

Il y a des actes dont le simple récit, dépouillé de tout artifice de langage, dit cent fois plus éloquent que les discours les plus pompeux inspirés à l'admiration, à la reconnaissance.

Mais il est une idée qui nous remonte à l'esprit, en ce moment ; nous l'avons déjà traitée plus d'une fois, et nous éprouvons le besoin d'y revenir aujourd'hui ; il s'agit encore des Ecoles Maternelles ou des salles d'Asile de l'Enfance.

Une pareille institution ne rentre-t-elle pas dans le plan que s'est si noblement tracé le providentiel bienfaiteur de notre jeunesse? Ne le complète-t-elle pas très heureusement? Ne lui donne-t-elle pas un charme tout nouveau? La maternité, avec toutes ses tendresses, ne vient-elle pas communiquer une douce chaleur à ce plan si vaste, mais un peu froidement géométrique, et ne semble-t-il pas que le *Tulane Maternal School* serait un admirable pendant au *Tulane University?*

On se rappelle qu'une démarche devait se faire, il y a quelque temps, près du vénéré bienfaiteur ; une supplique allait lui être adressée par l'entremise de l'Hon. M. Gibson, alors à Washington ; ce fait, il paraît qu'en dernier, qui travaillait, il y a deux jours, à la Nouvelle-Orléans, où se trouvaient précisément les affaires de la fondation Tulane.

On sait de courbisie—elle est proverbiale ; mais dévouement à temps pas intéressé—si est indépendant Quinze, recevoir étoile belle. A-t-on en la mettre à profit pour lui présenter directement la supplique de la maternité en détresse et de l'enfance privée d'appui et d'enseignement ?

Nous connaissons bien des familles fort anxieuses de connaître la réponse à ces questions.

MM. D. M. Ferry & Co., marchands de graines, de Detroit, Michigan, nous ont envoyé plusieurs échantillons de leur stock ainsi que leur catalogue descriptif annuel.

Nos remerciements à l'honorable R. L. Gibson pour des documents publics que nous avons reçus, hier soir.

Les conséquences possibles ou probables de la mort de Gambetta.

Quelles pourront être les conséquences possibles ou probables de la mort de Gambetta ? Quoique l'avenir se présente obscur aux yeux des penseurs, la logique des événements du jour autorise les suppositions.

En disparaissant de l'arène où il combattait contre les exaltés et les adversaires qui attaquent la République, Gambetta ne leur a-t-il pas laissé le champ libre? Sa fin ne va-t-elle pas donner lieu à de nouvelles tentatives? Délivrés de sa parole et de son influence, les intransigeants et les monarchistes ne vont-ils pas ajouter une note aigue à leurs attaques incessantes? Mais si la position actuelle doit faire cesser les divisions qui se produisent dans les rangs des républicains, les dangers qui menacent le régime sous lequel la France est gouvernée, s'évanouiront.

Est-il possible d'espérer que cette entente indispensable se réalisera? L'universalité des regrets que la mort du chef a provoqué désirera-t-elle la majorité de la Chambre sur la faute qu'elle a commise en laissant la discorde s'introduire dans ses rangs, et sur l'impérieuse nécessité d'une entente cordiale?

La majorité tient entre ses mains les destinées des institutions du pays; saura-t-elle les sauvegarder au milieu des mêmes oppositions qui n'ont plus aujourd'hui le frein que leur imposait l'éloquence de Gambetta? Saura-t-elle honorer la mémoire du *leader*, et, tout en évitant ses erreurs, que l'expérience a démontrées, se conformer à des conseils qui étaient le fruit d'une connaissance profonde de la politique ? L'avenir nous l'apprendra.

A l'intérieur, la situation est donc assez tendue, et parmi les hommes placés au faîte, nous ne voyons guère qui oserait tenter de continuer la mission du chef. Mais il faut aussi savoir compter sur les leçons que la mort des impérieuses donne aux partis. Nous pensons donc que, mieux inspirée, la Chambre fixera autour du gouvernement l'appui qu'exige le maintien de l'ordre. Les compétitions ambitieuses se calmeront devant la question du salut.

—A l'extérieur, à côté d'une expression presque unanime d'hommages et de douleur, les journaux d'Allemagne disimulent mal la joie que leur cause la mort de celui qu'un ministre anglais a appelé le Grand Français; ils voient une garantie de la conservation de la paix, et l'extinction du désir de la guerre de revanche. Ne se trompent-ils pas en croyant que l'âme de la France est descendue au tombeau avec l'homme qui, pour les provinces perdues, était la manifestation la plus éclatante? Les organes des deux plus hautes personnalités de la République,—

Le Siècle, qui représente les opinions de M. Brisson, président de la Chambre des Députés, et *La Paix*, qui reçoit que inspirations du Président Grévy—ont protesté contre les commentaires de la presse impériale, et révélé, en même temps, quelle politique suivra le gouvernement.

"Ces journaux, dit le *Siècle*, s'égarent s'ils supposent que les justes réclamations de la France sont mortes avec Gambetta."

La Paix est plus explicite et plus sûre encore : "Nous niions, dit-elle, que la fin de Gambetta ait produit un changement notable dans la politique extérieure de la France, qui ne désire pas les hostilités, mais qui ne les redoute pas. Si quelque acte d'une puissance nous imposait la guerre, la République l'entreprendrait sans Gambetta, comme elle l'eût entreprise avec lui."

En résumé, c'est à l'intérieur que les suites de la mort du chef peuvent revêtir une forme dangereuse pour l'ordre public, si la Chambre ne domine pas ses tristes rivalités. Quant à l'extérieur, les deux premiers personnages dans la hiérarchie gouvernementale proclament que rien ne sera changé dans la politique étrangère de la République.

Bal en la Société Française de Bienfaisance.—La société française de bienfaisance et d'assistance mutuelle donnera un grand bal annuel samedi, 27 janvier, dans la salle des Arts du Gaslight Jubilee. Le prix du billet est fixé à deux dollars. On sait que les recettes sont destinées à améliorer les ressources dont dispose la société et dont elle fait un si noble usage. Tous les membres de la colonie française de la Nouvelle-Orléans se feront donc un devoir de concourir à une bonne œuvre dont bénéficient leurs compatriotes pauvres, indigents ou malades.

Maison Dumaine.—Au lendemain des fêtes de Noël et de Nouvel An, cette maison se trouve en présence d'un nombre inégal de chemises de nuit, de robes de chambre, de jupons, ainsi que d'une très grande variété d'articles de fantaisie, importés de France et d'Allemagne, et qu'elle désire écouler à des prix très bas, de préférence à ne pas conserver ces articles sur ses rayons et sur ses comptoirs. Le même Dumaine n'est toujours distingué des autres par ses ventes de pacotille ; jamais il ne laisse huit jours d'écoulés sans renouveler ses ventes sur fonds de marchandises ; aussi comptent-elle sur un nombreux concours qui s'y fait journellement. La foule engendre des intérêts et c'est bien en magasin de la rue du Canal qu'aide les trouve. Pour détourner ces lignes et attirer le sujet qui nous les fait écrire, signalons à l'attention de nos lecteurs l'annonce qu'elles trouvent dans la partie commerciale de cette feuille, et que publie la maison en question. Elle y propose un fonds de marchandises ; aussi comptent-elle sur un nombreux concours qui s'y fait journellement. La foule engendre des intérêts et c'est bien en magasin de la rue du Canal qu'aide les trouve. Pour détourner ces lignes et attirer le sujet qui nous les fait écrire, signalons à l'attention de nos lecteurs l'annonce qu'elles trouvent dans la partie commerciale de cette feuille, et que publie la maison en question. Elle y propose un fonds de marchandises ; aussi comptent-elle sur un nombreux concours qui s'y fait journellement.

Musique.—Tous nos remerciements à M. F. Werlein, 185 Canal, pour l'envoi de : Tribut de Romance, romance du grand opéra de Ch. Gounod, Fleurette, polka par L. Lambert ; les Rossignols, de Franz, pyland pour le piano par J. Ch. Ramé.

Trouvé de trouvée.—On ne saurait trop se montrer fier de la parenté des diverses que nous abordons ; ce petit détail de la vie nous leurre trop souvent indifférent, et tôt ou tard, notre amour-propre nous en fait le reproche. Dans la colonne de notre sœurrique, se trouve longue chaque jour, le nom du maison Fleurion et Morel, dans la composition duquel il n'entre aucune substance minérale à l'apothicaire.

Loterie de l'Etat de la Louisiane.—Il suffit d'une mise bien minime pour gagner à la Loterie de l'Etat de la Louisiane. Tout, pour compte, M. F. J. Lemoyne, demeurant au No 255 rue de la Douane, qui vient achète moyennant 25 cts un quart de billet de combinaison Nos 10, 27, 34 et en la bonne fortune de s'assurer le quart du lot de quatre mille deux cent quatre-vingt-dix-sept dollars qui, en tirage du 5 janvier.

F. Lemoyne.—M. F. Lemoyne, coin Royale et Marais, arrive de Bordeaux, un grand arrivé de vins, liqueurs, comestibles, etc. Il a également un magasin en fort bloch de vins de la Californie qu'il vendra, comme d'ordinaire, à des prix extrêmement raisonnables.

Mardi Gras.—Les invités qui pour le mardi gras de Rex se disposent respectueusement à quitter d'une heure, à qui le flatteur n'a pas donné rendu le pli dénié, permanent pédagogique. Il y a encore beaucoup à faire, et le Rex n'a les que trois semaines dans la mémoire du cœur et de public qui aurait la bonne fortune d'y assister. Les gaudet chargé des préparatifs travaille aussi vite et de bon cœur, avec méthode, ordre et de bon conseiller et que, pourvus de soin [illegible]

Jolie maison de rédaction rue Bienville. Les lecteurs les yeux sur nos colonnes devront vendre à l'enchère publique, aussitôt que [illegible] la jolie maison de rédaction [illegible] Dumaine, comme chaque la maison [illegible] Dumaine et [illegible] pour offrir un [illegible] les libéraux.

Cour Z. Wharton.—Que ne trouve-t-on [illegible] Z. Wharton, libraire, 70 à 72 rue [illegible] Z. Wharton, libraire, 70 à 72 rue [illegible] Z. Wharton, libraire, 70 à 72 rue